Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 3

Artikel: Le bon kirsch
Autor: Regard, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191486

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Vingt-huitième année. N° 3. Samedi 18 Janvier 1890.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
SUISSE : un an . . 4 fr. 50
six mois . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2me *et* 3me *séries.*
Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Nos petites misères.

COMMENT IL FAUT LES TRAITER.

On sait que nos divers organes sont suspendus dans l'intérieur de la charpente osseuse qu'on nomme le squelette. Ces organes sont enveloppés chacun par une membrane : les poumons, par la *plèvre ;* — le cœur par le *péricarde*, au dehors, et l'*endocarde*, au dedans ; — les intestins, par le *péritoine* ; — le cerveau, par les *méninges.* Ces membranes, après avoir enveloppé les organes, se replient sur elles-mêmes et sont par conséquent doubles comme un vêtement et sa doublure. Les organes sont tout à la fois suspendus et maintenus par cette double membrane, dont un des deux feuillets est en contact direct avec l'organe qu'il enveloppe, tandis que l'autre adhère aux parois de la boîte. Les organes jouissent ainsi d'une certaine liberté.

L'inflammation de la plèvre se nomme *pleurésie ;* les autres inflammations portent les noms de *péricardite*, *endocardite*, *péritonite*, *méningite.* Toutes peuvent être causées par le froid qui, en outre, cause des névralgies, des rhumatismes, des engelures, des gerçures, présents ordinaires de l'hiver.

Le froid n'est donc pas seulement désagréable et douloureux, il détermine des affections graves. A ce propos, un docteur de Paris, Félix Hément, donne les conseils suivants :

Le cou et la tête doivent être libres, dégagés, peu couverts ; ce sont les parties inférieures et les extrémités qu'il faut surtout préserver. La tête est toujours assez chaude, et les pieds, ainsi que le ventre, le sont rarement.

Quant aux personnes pauvres, qui ne disposent pas même d'un fichu, qu'elles plient un journal en quatre ou en huit, selon sa grandeur, et qu'elles en appliquent une moitié sur la poitrine, l'autre sur le dos, sur les premiers vêtements. Elles m'en diront des nouvelles ; elles verront comme ce vêtement, le meilleur marché de tous, leur tiendra chaud. Jamais un mauvais journal n'aura été aussi utile. Ce n'est pas que ce papier soit chaud par lui-même ; mais il enferme une mince couche d'air entre le corps et lui, et cette dernière est le vrai préservatif contre le froid, le meilleur vêtement, uniquement parce qu'elle empêche la chaleur de notre corps de se répandre au dehors ; elle lui barre le passage. Nous avons en nous la somme de chaleur nécessaire et suffisante : il importe donc, non pas d'emprunter de la chaleur à un foyer quelconque, mais seulement de conserver celle de notre propre foyer.

Le rôle d'un bon vêtement est de s'opposer à la déperdition de notre chaleur ; il ne nous donne rien, il nous empêche de perdre, voilà tout.

Nombre de gens croient qu'il est bon de se couvrir beaucoup pour avoir chaud et ne parviennent ainsi qu'à gêner leurs mouvements et à porter un fardeau lourd et inutile. Est-ce qu'un édredon est lourd ? Et pourtant rien n'est plus chaud, et, sur un lit, il est préférable à plusieurs couvertures dont le poids gêne la respiration et les mouvements pendant le sommeil. Le poids d'un vêtement n'en fait pas la valeur. Un tissu léger, lâche, épais, souple, en laine ou en soie, voilà qui convient comme étoffe ; si vous le ouatez, il n'en devient pas beaucoup plus lourd, mais beaucoup plus chaud, toujours à cause de l'air qui s'y trouve enfermé.

Si, quoique bien vêtu, vous avez froid, courez, sautez, faites de l'exercice et fuyez le feu comme un ennemi. Le feu ne doit servir qu'à chauffer l'air environnant. Le voisinage en est souvent agréable, il est toujours malsain, et il faut bien se garder de s'en approcher, si l'on a très froid,

Un dernier conseil. Tenez la bouche fermée, lorsqu'il fait froid, et respirez par le nez. L'air qui arrive aux poumons par le nez a un plus long trajet à faire qu'en passant par la bouche, et il est moins froid à son arrivée. En outre, les dents ne seront pas exposées au contact direct de l'air froid, et l'arrière-bouche non plus. D'ailleurs, les narines sont les véritables ouvertures de l'appareil respiratoire, et la bouche est particulièrement l'ouverture du tube digestif.

Le proverbe anglais dit : « Ferme la bouche et sauve ta vie. »

Brouillards. — On nous communique la note suivante tirée des manuscrits du Dr Levade :

« L'an 1783, il y eut dans toute l'Europe des brouillards descendant jusqu'à terre, et qui semblaient ne pas se mouvoir quoi qu'il fit quelquefois du vent. Le soleil paraissait rouge, et on pouvait le fixer sans peine. Ces brouillards commencèrent vers le 12 juin et persistèrent jusqu'à la fin d'août. L'année fut abondante en toute espèce de récoltes. Par contr . la nuit du 11 au 12 juillet fut marquée par un orage épouvantable et par des roulements de tonnerre terribles et sans interruption. Personne n'osa se mettre au lit ; on se tenait prêt à fuir, croyant à chaque instant voir brûler sa maison. — Il n'y eut cette année-là aucune épidémie. »

Le nombre des cartes de visite expédiées à Paris dans le courant d'une année dépasse tout ce qu'on pourrait supposer, témoin les chiffres suivants :

Année 1882-83	9,700,000 cartes
Année 1883-84	10,358,000 cartes
Année 1884-85	10,601,000 cartes
Année 1885-86	10,892,000 cartes
Année 1886-87	11,161,000 cartes
Année 1887-88	11,356,000 cartes

Cette année, le 9 janvier au soir, le nombre des cartes expédiées était de 8,326,000.

Et cette statistique ne concerne que les quartiers de l'ancien Paris.

On conçoit qu'on ne saurait compter ces cartes une à une : on les pèse. Il a été constaté qu'il fallait environ 275 cartes pour un kilog.

Le bon kirsch.

Etoy, le 13 janvier 1890.

Monsieur le rédacteur,

Dans l'intérêt de la vérité, je tiens aussi, de mon côté, non pas à vous indiquer un moyen de vérifier si le kirsch est pur, mais comment on doit procéder pour en obtenir du pur et du bon.

1° D'abord il faut avoir un bon plant de cerises, de celles qui mûrissent ensemble, car il n'est pas rare de voir sur un même cerisier des cerises blanches, des rouges et des noires, c'est-à-dire des

fruits du même plant, qui ne mûrissent pas également.

2° Les cerisiers doivent être exposés au soleil, et dans un terrain très sain ; on a surtout remarqué que les fruits des cerisiers placés dans des prés irrigués et aux bords des ruisseaux, quoique bien récoltés, ne donnent pas une liqueur aussi bonne et en aussi grande quantité.

3° Lors de la cueillette, les cerises doivent être bien mûres et se coller aux doigts.

4° Les mettre le plus tôt possible dans un bon tonneau aviné, bien propre, et ne rien y ajouter ; puis laisser fermenter et, si tôt qu'on le peut, fermer le tonneau hermétiquement.

5° Au bout d'un mois, distiller avec un bon appareil à *bain-marie*. Ajoutons que quand les cerises ont produit du douze au quatorze pour cent, c'est tout ; on en a cependant vu aller jusqu'à seize. Tout cela dépend du reste de la cueillette, de l'exposition et du plant. Mais si cela va plus loin, il peut y avoir du doute.

6° Tirer le kirsch à vingt ou vingt et demi degrés au pèse-liqueur, système Cartier, le consommer et le vendre tel.

Il faut aussi que le cafetier à qui on l'a vendu, le livre dans les mêmes conditions à ses clients ; alors quand ils auront apprécié cette liqueur une ou deux fois, il reviendront chaque jour prendre leur tasse, sans oublier le petit verre en disant au garçon : « Tu sais, du même ! »

Avec du kirsch comme celui-là, pas besoin de vérifier, pas besoin de bois de gaïac, pas besoin de gouttes de lait que le petit chat boira très bien.

Du kirsch comme celui-là, dis-je, vaudra encore mieux que le meilleur cognac du monde, contre l'influenza.

L. Regard,
Président de la Société de distillerie.

On dentistre dâi z'autro iadzo.

Dè tot teimps on a z'u mau âi deints ; mâ lè z'autro iadzo, lè dentistres étiont bin dè pe râ què ora, et c'est tot âo plie se y'ein avâi pi ion pè canton. C'étâi lè mâidzo que soignivont lè machoirès que n'allâvont pas, et la mâiti dâo teimps, dein lè veladzo, se faillâi trairè onna deint, c'étâi lo martsau que la trésâi, kâ coumeint l'avâi accoutemâ dè teni lè pincès po fordzi, cein ne lâi étâi pas molési dè maniyï clliâo avoué quiet on aveintâvè lè deints.

Lo martsau dè B. étâi z'u moo, et coumeint l'avâi laissi onna pince à trairè lè deints, son valet Louis, sè peinsà que n'étâi pas lo diablio dè sein servi, et po ne pas la laissi einrouilli, vollie sè mettrè à férè coumeint son pére.

On gaillâ qu'avâi on marté que lâi fasâi gaillâ mau, sè décidà d'allâ lo férè trairè tsi Louis âo martsau. C'étâi lo premi iadzo que Louis pratiquâvè. Ye va criâ on vesin po veni teni la téta à cé qu'avâi mau, et aprés avâi démandâ iô étâi la deint malâda, lâi crotsè l'uti, fâ onna forta sécossa, et, crac ! cein lâi est !

— Aïe, aïe ! tonaire, que te m'as fé mau ! fâ lo gaillâ.

— Cein ne m'ébâyè pas, dit Louis, kâ l'ein est venu duès !

— Ao bin tant pis, cein ne fâ rein, repond l'autro, c'est atant dè fé po on autro iadzo. Ora diéro te dâivo yo ?

— Eh bin vouaiquie ! c'est dix crutz po cllia que tè fasâi mau, et po l'autra, la bouna, te payéré demi-pot.

L'autro.

Dou compagnons avont soveint roudâ einseimblio, et coumeint y'ein avâi ion que n'avâi quasu jamé lo sou, l'autro pàyivè la dépeinsa. Cé que n'avâi rein promettâi prâo dè reimborsâ, mâ l'étâi tot, et jamé ne lo fe.

On iadzo que sè trovâvont ein granta sociétâ et que redévezâvont dè lâo dzouveno teimps, stu gaillà desâi : quand on est dou z'amis et qu'on sâ s'accordâ, on sè pâo bin amusâ ; n'ein soveint fé dâi corsès, mè et Dzaquiè, et quand *ion* n'avâi pas dè quiet pàyi, l'est *l'autro* que pàyivè, n'est-te pas veré, Dzaquiè ?

— Oï, repond Dzaquiè, et l'est mè qu'été quasu adé *l'autro*.

Nous recommandons à nos lectrices la charmante nouvelle dont nous commençons aujourd'hui la publication sous le titre :

UNE RANCUNE VIVACE

I

« Si tu veux connaître le prix de l'argent, a dit Franklin, cherche à en emprunter. »

Le 13 juillet 1873, le négociant Dorian lui trouvait une valeur inappréciable, car il avait en vain frappé à la bourse de ses meilleurs amis, et se voyait à la veille de déposer son bilan.

Il allait et venait dans son arrière-magasin, anxieux, agité, recommençant le même compte pour la vingtième fois.

Sa femme, maigre et pâle, assise dans un fauteuil, paraissait souffrir physiquement et moralement ; elle regardait du côté de la porte, énervée par l'attente.

Tout à coup elle tressaillit, se leva et alla au-devant d'un beau jeune homme de vingt-trois ans à la physionomie ouverte, intelligente et fière, qui l'embrassa en disant :

— Réjouis-toi, chère mère, je suis reçu avec une mention honorable ; me voilà docteur, prêt à voler de mes propres ailes.

Le front du père s'éclaircit, il serra avec orgueil la main de son fils, mais bientôt rendu aux difficultés de l'heure présente :

— Tu n'iras pas loin dans ton essor, mon cher Adrien. Après-demain nous serons déclarés en faillite, faute de six mille francs.

— Tout peut encore s'arranger, mon père ; je vais aller annoncer mon succès à M. Trellat et à mon grand-père, et leur demanderai cette somme si minime pour eux.

— Ils m'ont refusé hier : l'un par défiance, l'autre par avarice ; cependant, si tu le veux, tente encore une démarche, la fierté sied mal aux gens ruinés.

Le nouveau docteur se rendit chez un des plus riches commerçants de la rue Saint-Denis, monta au premier et, tout vibrant d'émotion, agita la sonnette.

Une gracieuse jeune fille de seize ans, blonde et svelte, l'expression douce et pensive, vint lui ouvrir.

— Eh bien ! êtes-vous reçu ?

— Oui, mademoiselle Laura, avec honneur !

— Tant mieux ! votre mère doit être bien heureuse, et des larmes de joie brillèrent dans ses yeux. — Venez vite annoncer cette bonne nouvelle à mon oncle et à ma tante, pendant que je vais prévenir Eugénie.

C'était la nièce de M. Trellat, qu'il avait prise chez lui à la mort de sa sœur pour la faire élever avec sa fille, son père l'ayant abandonnée pour mener une vie déplorable.

Adrien entra au salon, le cœur palpitant, en même temps que les deux jeunes filles.

— Félicitons-le, s'écria Laura, toute joyeuse, il vient de passer un brillant examen.

M. et Mme Trellat dirent un « très bien » du bout des lèvres, et firent signe à leur fille et à leur nièce de s'en aller.

Une étrange impression de froid et de malaise contracta le cœur du jeune homme, habituellement si bien accueilli dans cette maison.

Le commerçant cacha son air contraint sous une affectation d'importance.

— Mon ami, fit-il, je crois que, vu les conjonctures présentes, la position précaire de votre maison, votre doctorat vous sera inutile ; vous apprendre le commerce ou un état eût mieux valu.

— Un état ? Mais grâce à mon grand-père, la fabrication des bronzes n'a pas de secrets pour moi. Dès demain, je compte me mettre à l'œuvre pour payer bien vite les six mille francs dont nous avons besoin.

— Voilà une louable résolution, Adrien ; vous savez que nous avons toujours eu beaucoup d'estime et d'amitié pour vous... cependant, il faut vous dire que vos trop fréquentes visites ont fait jaser dans le quartier... Eugénie a dix-huit ans, des parents sérieux ne peuvent avoir trop de prudence quand ils ont une fille à marier.

— Monsieur Trellat, ne craignez rien de ma loyauté, j'espère arriver avant peu à une position qui me permettra d'entrer dans votre famille... Mademoiselle Eugénie m'inspire la plus vive affection.

— Ta ! ta ! ta ! des enfantillages, reprit Mme Trellat ; notre fille, avec sa belle dot, n'attendra pas que vous ayez réussi pour se marier.

— Nous n'en serons pas moins bons amis, dit le négociant, en se dirigeant vers la porte.

Adrien crut comprendre qu'on lui donnait congé ; il salua gauchement sans prendre la